

Aden Arabie

création

de Paul Nizan, préface de Jean-Paul Sartre

adaptation et mise en scène Didier Bezace

avec Daniel Delabesse, Thierry Gibault



Théâtre de la Commune – CDN d'Aubervilliers

Du 31 octobre au 30 novembre 2008

REVUE DE PRESSE

Nizan, sans réserve d'inventaire

« J'avais 20 ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie. » Même ceux qui n'ont pas lu *Aden Arabie* de Paul Nizan savent. La formule ouvre le livre publié en 1931, peu d'années après son séjour de quelques mois (1926-1927) dans une ville qui a le charme de l'exotisme rimbaldien et la sottise de cocagne d'une colonie britannique. *Aden Arabie* est un grand livre, parce que le ton du jeune Nizan frappe par sa sourde révolte et on ne sait quoi de désenchanté, une écriture superbe ; parce que ce que dénonce ce pamphlet maîtrisé n'a rien perdu de son actualité. *Aden Arabie* est un beau livre. La mort de son auteur, tué d'une balle ennemie en mai 1940, lui offre le supplément tragique des disparitions précoces - il vient d'avoir 35 ans - et la voix de Nizan, marié, agrégé, père de famille, membre du PC (ça fait beaucoup) demeure, emportée et entêtante, pour jamais celle de la jeunesse même.

Didier Bezace propose une transposition scénique, « voyage épique et immobile » pour deux acteurs, de ce texte qui tinte aujourd'hui d'étranges résonances. Le directeur du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers aime que le politique trouve sur les tréteaux ses incarnations sensibles. Au-delà de la colère de l'intellectuel anxieux, du cœur généreux et lucide (Nizan a voulu être moine, s'est cru royaliste, s'est inscrit au PC, l'a quitté en 1939 au moment du pacte germano-soviétique) qui se cherche autant qu'il cherche, c'est bien la féroce critique d'une société qui n'est pas très éloignée de la nôtre qui se développe.

On le sait, Sartre, son camarade de classe depuis la sixième, son copain de thurne rue d'Ulm, (« nous sommes indiscernables », dit-il, qui envie jusqu'au strabisme plus charmeur que le sien de son ami) donna à ce grand livre oublié le retentissement d'une préface aiguë, en 1960, lorsque Maspero le republia. « Un jour que Valéry s'ennuyait... », phrase d'attaque aussi forte que celle d'*Aden Arabie*. Bezace la conserve en partie. Sous le regard sans pupille d'une Marianne à ornements variables, un homme, en costard gris, cravate noire, derrière un pupitre d'écolier posé sur un champ de sable, détaille avec gourmandise cette haute leçon. C'est Daniel Delabesse, toute finesse et tact. Il reviendra conclure. Surgit l'Autre par excellence, en jumeau d'époque. Tendu, contenant toute rage, cinglant et douloureux, remarquable Thierry Gibault. Bezace excelle à cet exercice. Aller au cœur de la densité dramatique d'un texte. En face, il accueille son pote de l'Aquarium, Benoit et son De Gaulle en mai selon Foccart. Du pur théâtre. Et qui éveille.

Armelle Héliot